

# AUSTEN JANE

RAISON ET SENSIBILITÉ,  
OU LES DEUX MANIÈRES  
D'AIMER (TOME 2)

**Jane Austen**

**Raison et sensibilité, ou les deux  
manières d'aimer (Tome 2)**

*[http://www.litres.ru/pages/biblio\\_book/?art=24167324](http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24167324)*

*Raison et sensibilité, ou les deux manières d'aimer (Tome 2):*

*ISBN <http://www.gutenberg.org/ebooks/35151>*

# Содержание

|                                   |    |
|-----------------------------------|----|
| CHAPIТRE XXI                      | 4  |
| CHAPIТRE XXII                     | 17 |
| CHAPIТRE XXIII                    | 29 |
| CHAPIТRE XXIV                     | 38 |
| Конец ознакомительного фрагмента. | 41 |

# Raison et sensibilité, ou les deux manières d'aimer (Tome 2)

## CHAPITRE XXI

Les Palmer repartirent le jour suivant; et la famille de Barton-Park et celle de Barton-Chaumière, restèrent seules chacune chez soi, à la grande satisfaction de la dernière. Mais ce ne fut pas pour long-temps. Ces dames avaient à peine eu celui d'oublier la joyeuse madame Palmer et son rude *amour*, et de réfléchir à la différence d'humeur de ce couple, (ce qui ne se trouve au reste que trop souvent dans le mariage) que sir Georges et madame Jennings leur procurèrent matière à d'autres observations.

Il leur était impossible de ne pas chercher une société nouvelle; et pour se désennuyer dans leur solitude, ils firent un matin une excursion à Exeter; ils rencontrèrent là par hasard deux parentes éloignées de madame Jennings; mais ce fut assez pour que sir Georges les invitât tout de suite à venir passer quelque temps au Parc. Extrêmement flattées d'être appelées *cousines* par un baronnet et de faire la connaissance de leur illustre parente,

lady Middleton, elles n'eurent rien de plus pressé que d'accepter l'invitation pour le lendemain, et de laisser les amis obscurs chez qui elles logeaient.

Lady Middleton fut au désespoir, au retour de son mari, d'apprendre qu'elle allait avoir chez elle, à sa table, dans son élégant salon, deux provinciales qu'elle ne connaissait point, qui sans doute seraient gauches, mal mises et qui auraient mauvaise tournure. En vain son mari et sa mère la rassuraient et lui disaient que mesdemoiselles Stéeles étaient deux charmantes personnes. Elle se défiait de leur goût, et tremblait de les voir arriver. Ce titre de *cousine* qui n'était point du bon ton, et qu'elles lui donneraient sans doute à tout propos la faisait frémir. Mais qu'y faire? elles étaient invitées, elles avaient accepté, il fallait bien les recevoir; lady Middleton s'y résigna. Elle connaissait trop bien l'usage pour manquer à la politesse; mais elle se promit seulement d'y joindre toute la dignité et la froideur convenable; elle fut d'ailleurs un peu consolée en apprenant que mesdemoiselles Stéeles étaient jeunes encore et qu'on pouvait au moins les faire danser et les lier avec mesdemoiselles Dashwood, qui ne lui plaisaient pas infiniment.

Elles arrivèrent; et lady Middleton en fut beaucoup plus contente qu'elle ne se l'était imaginé. Leur toilette n'était pas trop éloignée de la mode; leur abord fut très poli sans trop d'empressement; et le terrible mot de *cousine* ne sortit pas de leur bouche. En échange celui de *milady* fut souvent répété, avec des extases sans fin sur le goût de ses appartemens, sur la beauté des meubles. Quand ce vint au tour des enfans ce

fut un enchantement dont on ne peut se faire d'idée. Jamais elles n'avaient vu d'aussi charmantes petites créatures; c'étaient vraiment de petits anges. Enfin le hasard les servit si bien pour prendre lady Middleton par ses faibles, qu'avant une heure elle avait fait réparation entière aux protégées de sa mère et de son mari à qui elle déclara que c'étaient les deux plus charmantes jeunes filles qu'il y eût au monde, et les remercia de les avoir invitées. L'éloge et l'hyperbole étaient si rares dans sa bouche, que sir Georges en fut aussi fier que si cela l'eût regardé lui-même, et que, pressé de faire parade de ses aimables cousines et de son discernement, il partit à l'instant pour la Chaumière. Il fallait, toute affaire cessante, apprendre à mesdemoiselles Dashwood l'arrivée des deux plus *charmantes filles qu'il y eût au monde*. Dans sa joie de l'approbation de sa femme, il mettait ses parentes mêmes avant les siennes propres. Elinor sourit à cet éloge qui allait toujours en croissant. – Venez, venez, disait-il; il faut que vous veniez tout de suite; vous serez enchantées, ravies! elles ont gagné le cœur de lady Middleton au premier moment; ce sera de même avec vous, vous verrez. Lucy, la cadette, qui est très-belle, est aussi gaie qu'agréable! mes enfans sont déjà autour d'elle comme autour de leur maman. Elles ont rempli leur voiture de joujoux et de bonbons. N'est-ce pas une charmante attention? elles languissent de vous voir, et vous êtes proches parentes; elles sont les cousines de ma femme, et vous, les miennes. On leur a dit à Exeter, que vous étiez aussi les plus belles personnes du monde. Je le leur ai confirmé, et j'ai dit bien d'autres choses encore, en

sorte qu'elles meurent d'impatience de se lier avec vous... Vous riez, Elinor.

– Oui, sir Georges, j'admire le hasard étonnant qui rassemble à Barton les cinq plus belles personnes de l'univers.

– Eh bien! vous verrez si je mens, et si ce n'est pas comme je vous le dis. Venez donc, vous regretterez ensuite tous les momens où vous n'aurez pas été ensemble.

Tout ce qu'il put obtenir, ce fut la promesse d'aller le lendemain faire visite aux nouvelles venues. Il s'en alla surpris de cette indifférence. Tout autre que lui aurait soupçonné qu'elle avait pour motif la rivalité de perfections; mais sir Georges n'imaginait jamais le mal, et n'en eut pas l'idée. De retour chez lui, il vanta ses cousines aux demoiselles Stéeles avec le même feu, en sorte que chacune d'elles devait s'attendre à voir des êtres parfaits. Mais Elinor qui connaissait l'optimisme du baronnet et son enchantement pour les nouvelles connaissances, rabattait beaucoup de ses éloges, et Maria ne s'en occupait point.

Quand elles arrivèrent le lendemain au Parc pour faire leur visite, sir Georges les présenta les unes aux autres avec la même emphase qu'il avait mise à leurs éloges; et l'on comprend qu'elles s'examinèrent avec attention.

L'aînée des demoiselles Stéeles, miss Anna, avait près de trente ans, assez d'embonpoint, un de ces visages insignifiants qui n'expriment rien du tout, et de qui on n'a rien à dire ni en bien ni en mal. Lucy, le prodige de beauté de sir Georges, était en effet très jolie; ses traits étaient réguliers, son regard, perçant.

Elle avait dans sa tournure quelque chose qui n'était ni de la grace ni de l'élégance, mais qui la faisait remarquer. Leur abord fut très-poli. Avec lady Middleton c'était plus que de la politesse, c'étaient des attentions recherchées, de la souplesse, une flatterie adroite, quoique continuelle, et qui persuada à Elinor qu'elles ne manquaient pas d'une sorte d'esprit. Elles parlaient avec ravissement des enfans, de leur beauté, de leur intelligence; elles jouaient avec eux, supportaient tous leurs caprices, répondaient sans se lasser à leurs questions importunes; avec milady elles admiraient l'arrangement de la maison, la bonté des mets, le goût de sa parure, lui demandaient des patrons de ses broderies, des modèles de ses chiffons, lui offraient de lui aider dans ses ouvrages, ou de faire mille bagatelles pour amuser les enfans. Lady Middleton écoutait complaisamment toutes ces flatteries, et trouvait ses nouvelles cousines toujours plus aimables et d'une affection inépuisable. Les enfans en général tourmentent à proportion de ce qu'on les gâte; et ceux qui s'occupent sans cesse d'eux et qui cèdent à toutes leurs fantaisies, en sont les premières victimes. Mais les demoiselles Stées souffraient tout avec une patience qui leur gagna en entier le cœur de la faible mère. Les rubans de leur ceinture dénoués, leurs cheveux défaits, leurs boucles d'oreilles tordues, leurs bracelets décrochés, toutes leurs bagues tirées de leurs doigts et roulant sur le plancher, leur corbeille d'ouvrage renversée, leurs ciseaux perdus; tout cela était charmant. Ils avaient une activité adorable, une grâce parfaite dans leurs petits mouvemens. On les laissait grimper sur

les genoux, chiffonner les robes; tout était délicieux! La maman applaudissait par un sourire, et ne s'étonnait que de l'apathie de mesdemoiselles Dashwood qui ne prenaient nulle part à ces jeux. Pour l'ordinaire elles caressaient les enfans, mais sans s'en laisser tourmenter. Ce jour-là les nouvelles venues s'en emparèrent tellement, et les rendirent si insupportables qu'elles se tinrent prudemment à l'écart.

Georges est très-gentil, très-animé aujourd'hui, dit lady Middleton en voyant son fils aîné prendre le mouchoir de mademoiselle Anna et le jeter par la fenêtre; c'est un petit malicieux. Williams sera votre petit amoureux, miss Lucy, je vois cela. L'enfant lui pinçait le bras à lui faire un noir; il eut un baiser pour récompense de la souffrante Lucy. Et ma chère petite Selina, dit cette dernière, en prenant sur ses genoux une petite fille de trois ans, l'idole de sa mère, et par conséquent la plus méchante. Elle resta par hasard sans bouger pendant deux minutes. Charmante enfant! est-elle toujours si douce, si tranquille? c'est un modèle de sagesse. Malheureusement en l'embrassant, une des épingles de Lucy toucha le cou de la petite, et ce modèle de sagesse fit de tels cris et donna des coups si violens de sa petite main sur celle de Lucy, qu'elle fut obligée de la mettre à terre; mais elle s'y mit aussi à côté d'elle, et la couvrait de baisers en jetant la coupable épingle, et en demandant mille et mille pardons à l'enfant et à sa mère, qui avait couru chercher de l'eau, et qui bassinait la plaie, qu'à peine on pouvait voir, pendant que Lucy, toujours à genoux, donnait à la petite

des morceaux de sucre l'un après l'autre. Mais l'enfant voyant ce que lui procuraient ses cris, n'avait garde de se taire; au contraire elle les redoublait et battait tout le monde avec un de ses petits poings fermés: l'autre était plein de morceaux de sucre. Ses frères voulurent lui en prendre, ils eurent chacun un bon coup de pied. Enfin rien ne pouvant l'appaiser, sa mère se rappela que sa chère petite Selina qui souffrait sûrement beaucoup, aimait passionnément la marmelade d'abricot; et l'enfant à ce mot ayant cessé ses cris une seconde, elle lui en promit et l'emporta pour lui donner de cet excellent remède. Ses frères qui espéraient en avoir leur part, la suivirent, quoique leur mère leur ordonnât de rester; et pour quelques momens les jeunes dames furent tranquilles. Charmante petite créature, dit miss Anna, cet accident aurait pu être affreux!

– Je ne crois pas qu'il y ait danger de mort, dit Maria en souriant ironiquement; elle en reviendra.

– Je ne me consolerais jamais d'avoir été la cause de cet accident, dit Lucy; une enfant si aimable, et que sa mère aime si passionnément! Quelle femme enchanteresse que lady Middleton! si belle, si élégante et si sensible! ne le trouvez-vous pas, mademoiselle?

Maria garda le silence; il lui était impossible de dire ce qu'elle ne pensait pas. Elinor toujours prête à réparer ses impolitesses, loua les grâces et l'air noble de lady Middleton.

– Et sir Georges, dit l'aînée, quel homme aimable! je le crois plein d'esprit; du moins il en annonce beaucoup.

– C'est le meilleur des hommes, dit Elinor, toujours de bonne humeur, excellent mari, bon père, bon ami.

– Et quelle charmante petite famille! je n'ai jamais vu de plus beaux enfans. On comprend facilement l'excessive tendresse de leur mère pour ces angéliques petites créatures. On pourrait peut-être les trouver un peu gâtés, un peu turbulens; mais j'aime les enfans pleins de vie et de feu; je ne puis les supporter timides et tranquilles; aussi j'adore ceux-ci.

– C'est ce qui m'a paru, dit Elinor, et je vous trouve heureuse d'avoir ce goût à Barton.

On se tut sur ce sujet. Après une pause, mademoiselle Stéeles l'aînée demanda brusquement à Elinor: Aimez-vous le Devonshire? Je suppose que vous avez bien regretté Sussex.

Un peu surprise de la familiarité de cette question, Elinor répondit seulement, oui, mademoiselle.

– Je comprends cela; Norland est une magnifique habitation, et passer de là dans une chaumière, c'est assez triste.

– Une chaumière telle que celle où notre parent sir Georges Middleton a bien voulu nous placer, ne donne lieu à aucun regret, dit vivement Maria.

Lucy lança à sa sœur un regard terrassant et se hâta de dire que dans tout ce que sir Georges et milady arrangeaient, on reconnaissait leur goût; mais qu'ils leur avaient dit que Norland était une des plus belles campagnes de l'Angleterre.

– Elle est très-belle en effet, dit Elinor, mais je crois qu'il y en a de plus belles encore, et il n'y a que peu ou point de chaumière

comme la nôtre.

– Mais aussi pourquoi lui donner ce nom, dit miss Anna, cela présente une idée?..

– Ne voyez-vous pas, ma sœur, dit Lucy, que c'est un nom de fantaisie, un nom romanesque?

Anna se tut humblement; puis elle reprit bientôt ainsi: Aviez-vous des élégans à Sussex? Je suppose qu'ici ils sont assez rares, et quant à moi je trouve que rien n'embellit plus un séjour que d'y voir beaucoup d'élégans. Cela anime la vie; ne le trouvez-vous pas aussi? Encore un regard de Lucy fit baisser les yeux à sa sœur. Qu'est-ce que vous voulez dire, Anna? et sur quoi pensez-vous qu'il n'y ait pas de jeunes gens très-bien à tout égard en Devonshire comme à Sussex?

– Je sais bien, Lucy, qu'il y a de très-jolis garçons à Exeter, dit Anna; mais ils ne sont pas reçus ici; et je craignais que les demoiselles Dashwood ne s'ennuyassent à Barton si elles n'en voient point; c'est pourquoi je leur demandais si elles en voyaient beaucoup à Norland. Je voudrais par exemple qu'elles pussent rencontrer M. Rose d'Exeter, le clerc de M. Simpson, vous savez bien, Lucy; c'est un beau jeune homme celui-là, et tout-à-fait élégant. Je pense que si votre frère vous ressemble, il devait être charmant avant d'être marié, et il était si riche! c'était un merveilleux, n'est-ce pas, un véritable élégant? j'aurais bien voulu le rencontrer.

– Je ne puis en vérité vous répondre là-dessus, dit Elinor; je ne comprends pas parfaitement ce que vous entendez par un

merveilleux. Tout ce que je puis vous dire, c'est que si mon frère en était un avant son mariage, il l'est encore, car il n'est pas du tout changé.

– Ah mon Dieu, quelle idée! un homme marié élégant! je ne puis me représenter cela. Les hommes mariés me sont à moi très-indifférens.

– Mais, Anna, lui dit sa sœur, n'avez-vous rien autre chose à dire que de parler des jeunes gens et des élégans? Mesdemoiselles Dashwood vont croire que vous n'avez rien autre chose dans l'esprit. Alors changeant de propos elle parla de chiffons, de modes, et d'autres objets aussi intéressans.

Les *deux plus charmantes personnes du monde* étaient jugées dans l'esprit d'Elinor et de Maria. La commune familiarité de l'aînée et son mauvais ton, la mirent entièrement de côté. La cadette était mieux certainement; mais comme Elinor n'était ni aveuglée par sa beauté, ni prévenue par son regard, elle ne trouva rien à côté de cela qui fût en rapport avec elle et qui pût lui plaire. Elles quittèrent donc la maison sans désirer de les mieux connaître.

Il n'en était pas ainsi chez mesdemoiselles Stéeles. Elles arrivaient d'Exeter, décidées à trouver tout parfait à Barton; et les maîtres, et la maison, et les enfans, et les chevaux, et les chiens, et les meubles, et les belles cousines: tout était l'objet des éloges les plus outrés. Il était difficile d'exagérer sur mesdemoiselles Dashwood; aussi furent-elles déclarées les personnes les plus belles, les plus élégantes, les plus accomplies en tout point

qu'il fût possible de voir, et celles dont elles désiraient le plus passionnément faire des intimes amies. Sir Georges ne le désirait pas moins, et fit tout ce qui dépendait de lui pour former cette liaison. Elinor vit qu'elle ne pouvait s'y refuser tout-à-fait; et qu'il fallait au moins se soumettre à être assises à côté les unes des autres quelques heures dans la journée. Sir Georges n'en demandait pas plus: dans ses idées d'amitié, il suffisait de se voir en société, et de causer ou de danser ensemble pour être intimes amies. De son côté pour accélérer cette intimité, il confia aux demoiselles Stéeles tout ce qu'il savait ou supposait de la situation des dames de la Chaumière. Et dès leur troisième rencontre, mademoiselle Stéeles l'aînée félicita Elinor sur ce que sa sœur avait fait la conquête du beau, de l'élégant Willoughby. Il est sûr, lui dit-elle, que c'est une chose très-agréable que de se marier jeune avec un si bel homme; car on m'assure qu'il est vraiment d'une figure remarquable, que c'est un véritable élégant; et votre sœur est bien heureuse. J'espère que vous trouverez aussi bientôt un bon parti, car il n'est point agréable, je vous assure, de voir passer ses cadettes avant soi: mais peut-être votre choix est-il déjà fait en secret. Elinor se sentit rougir; elle ne pouvait pas se flatter que sir Georges fût plus discret dans ses soupçons et dans ses conjectures sur elle que sur sa sœur; il la plaisantait même de préférence depuis la visite d'Edward. Il n'avait jamais dîné ensemble sans qu'il bût à la lettre F. depuis le commencement du dîner jusqu'à la fin, en regardant Elinor. Dès que les miss Stéeles eurent entendu cette plaisanterie, elles furent très-curieuses d'en

savoir davantage, et tourmentèrent sir Georges pour qu'il leur dît en entier le nom de l'heureux mortel au sujet duquel il raillait Elinor; il se fit peu presser, et il eut autant de plaisir à le dire que miss Anna à l'entendre.

– Son nom est Ferrars, dit-il à demi voix; mais je vous en prie n'en parlez pas, c'est encore un secret.

– Ferrars! répéta Anna, est-il possible? Le jeune Ferrars, le frère de votre belle-sœur, miss Elinor, est donc l'heureux mortel dont parle sir Georges; eh bien! j'en suis charmée pour plusieurs raisons: c'est un très-agréable jeune homme, je le connais très-bien, c'est un élégant. Cette dénomination ne convenait nullement à Edward, mais c'était le mot favori d'Anna pour parler d'un jeune homme du bon ton. Elinor émue de l'entendre nommer comme son amant avoué, fit peu d'attention à ce mot; elle fut plus surprise d'entendre Lucy dire assez aigrement à sa sœur, qu'elle contrariait sans cesse. Comment pouvez-vous dire, Anna, que nous le connaissons très-bien? nous l'avons vu par hasard une fois ou deux chez mon oncle, et ce n'est pas le connaître? vous savez fort bien que je ne connais pas du tout messieurs Ferrars.

– Elinor écoutait avec attention: Qui était cet oncle? où demeurerait-il? comment Edward le connaissait-il? Elle aurait voulu que l'entretien continuât, sans pourtant s'y joindre elle-même; mais on ne dit rien de plus, et pour la première fois elle trouva madame Jennings bien peu curieuse ou bien discrète. La manière dont Lucy avait parlé d'Edward l'avait frappée et lui

donnait l'idée qu'elle savait ou croyait savoir quelque chose à son désavantage. Sa curiosité ne fut point satisfaite, le nom de M. Ferrars ne fut plus prononcé ni par les deux sœurs ni par sir Georges.

## CHAPITRE XXII

Maria ne pouvait avoir la moindre indulgence pour des personnes aussi communes, aussi peu instruites, et qui n'avaient avec elle aucune espèce de rapport d'esprit et de goût; elle les écoutait à peine, ne leur parlait jamais, et par sa froideur soutenue leur ôta bientôt tout espoir de liaison. Elles se retournèrent entièrement du côté d'Elinor, plus affable et plus honnête, et qui l'était plus encore pour réparer les torts de Maria. Lucy principalement parut s'attacher véritablement à elle, cherchait toutes les occasions de s'en rapprocher, de l'engager dans des conversations particulières, enfin de lui témoigner une amitié à laquelle un bon cœur, tel que celui d'Elinor n'est jamais insensible. Lucy Stéeles d'ailleurs ne manquait pas d'une sorte d'esprit naturel; ses remarques étaient souvent justes et amusantes, et pour une demi-heure elle pouvait être une compagne assez agréable; mais elle n'avait aucune des ressources que donne une bonne éducation. Elle était ignorante autant qu'on peut l'être; toute sa littérature se bornait à quelques mauvais romans; elle ne pouvait parler sur aucun sujet un peu relevé, et malgré tous ses efforts pour paraître à son avantage, et se mettre autant que possible au niveau d'Elinor, qui tâchait de son côté de se mettre au sien, il y avait trop de distance entr'elles, pour que mademoiselle Dashwood pût jamais en faire une amie. Le manque d'éducation et de connaissances n'aurait pas été

peut-être un obstacle insurmontable; un bon cœur, un caractère aimable lui auraient bien vite fait pardonner son ignorance, mais Elinor eut bientôt remarqué chez Lucy un manque de délicatesse, de sincérité, et de cette rectitude de principes qui sont la première base d'une intime liaison. Il lui fut impossible alors de trouver quelque plaisir dans la société d'une personne qui joignait la fausseté à l'ignorance, dont le manque d'instruction rendait l'entretien insipide, et qui par ses basses adulations pour les habitans du Parc, dont elle se moquait ensuite avec Elinor, ôtait à celle-ci toute espèce de confiance dans l'amitié qu'elle lui témoignait. Elle aurait voulu en conséquence l'éloigner un peu plus, mais Lucy mettait tant de zèle et d'activité à se rapprocher d'elle, que cela n'était pas facile.

Un jour Lucy l'avait accompagnée du Parc à la Chaumière; elles étaient seules, et après quelques momens d'hésitation, Lucy dit à Elinor: vous allez trouver ma question bizarre; dites-moi, je vous en prie si vous connaissez particulièrement la mère de votre belle sœur, madame Ferrars? Elinor trouva en effet la question extraordinaire, et, sa contenance l'exprima, en répondant qu'elle n'avait jamais vu madame Ferrars.

– En vérité, dit Lucy, c'est étonnant! je pensais que vous l'aviez vue au moins quelquefois à Norland, et que vous pourriez me donner quelques détails sur sa manière, sur sa tournure, sur son caractère.

– Non, répondit Elinor, en s'efforçant de cacher son opinion réelle sur la mère d'Edward, et n'ayant aucune envie de satisfaire

ce qui lui paraissait une impertinente curiosité, non, je ne sais rien d'elle.

– Je vois, lui dit Lucy, en la regardant attentivement, que vous me trouvez très-étrange de vous questionner ainsi sur cette dame; mais peut-être ai-je mes raisons. Je voudrais pouvoir vous les dire, cependant, j'espère que vous me rendrez la justice de croire que ce n'est point une sottise curieuse.

Elinor répondit quelques mots polis. Elles se promenèrent quelques minutes, en gardant le silence. Il fut rompu par Lucy qui renouvela l'entretien, en disant avec hésitation: Je ne puis supporter que vous me soupçonniez d'être une curieuse impertinente; tout, tout au monde plutôt que d'être mal jugée par une personne dont j'ai une si haute opinion. Et comme je suis sûre de n'avoir rien à risquer en me confiant entièrement à vous, je m'y décide. Je serais charmée aussi d'avoir votre avis sur la manière dont je dois me conduire dans une situation très délicate, très critique; je suis très fâchée que vous ne connaissiez pas madame Ferrars.

– J'en suis fâchée aussi, dit Elinor, toujours plus étonnée, si mon opinion sur elle pouvait vous être de quelque utilité; mais je ne puis le comprendre. Je n'ai jamais entendu dire que vous eussiez la moindre relation avec cette famille, et je suis, je l'avoue, un peu surprise de votre excessive curiosité sur le caractère de cette dame.

– Votre surprise est très naturelle, reprit Lucy, et je ne dois pas m'en étonner, mais elle cesserait bientôt si j'osais tout vous

dire. Madame Ferrars ne m'est certainement rien à présent, mais le temps peut venir... et... cela dépend d'elle, où nos relations seront très intimes: elle baissa les yeux avec l'air d'une aimable confusion, mais les releva bientôt sur Elinor, pour observer l'effet de sa demi confiance.

– Bon Dieu, s'écria Elinor, que voulez-vous dire? Etes-vous engagée avec M. Robert Ferrars? Elle ne pouvait imaginer autre chose, mais elle n'était pas du tout flattée de l'idée d'avoir Lucy Stéeles pour belle-sœur.

– Non, répliqua Lucy, non pas à Robert Ferrars, que je n'ai jamais vu, mais... à son frère aîné; et en disant cela son regard perçant était attaché sur Elinor, comme pour lire au fond de son âme.

Qu'est-ce qu'Elinor sentit dans ce moment! Une surprise qui aurait été aussi pénible que violente, si une incrédulité presque complète ne l'avait pas suivie. Elle regarda Lucy dans un silencieux étonnement, incapable de deviner le motif d'une telle confiance, et quoiqu'elle eût pâli et qu'elle se sentît très émue, elle n'eût aucune crainte de s'évanouir ou d'avoir une attaque de nerfs, et persista dans sa défiance de la véracité de Lucy. Je vois et je comprends votre surprise, lui dit cette dernière, car vous ne pouviez en avoir aucune idée. Jamais il ne m'est échappé un seul mot ni avec vous ni avec personne, qui ait pu trahir notre secret; il a été si fidèlement gardé par moi que pas un seul de mes parens ni de mes amis, excepté Anna, ne peut s'en douter, et jamais je ne vous l'aurais confié, si je n'avais pas eu la certitude

de votre discrétion, et si je n'avais pas été entraînée par la crainte que mes questions sur madame Ferrars ne vous parussent aussi trop ridicules. Quant à M. Ferrars, je ne crains nullement qu'il soit fâché de ma confiance envers une personne qu'il estime autant; je connais la haute opinion qu'il a de toute votre famille, et je sais qu'il vous regarde vous et Maria comme des sœurs... Elle s'arrêta... Elinor aussi garda quelque temps le silence; son étonnement était trop grand pour pouvoir lui répondre; mais enfin elle s'efforça de parler et de parler tranquillement, et dit avec assez de calme: Puis-je vous demander si votre engagement existe depuis long-temps?

– Oh oui! bien long-temps; il y a quatre ans.

– Quatre ans!

– Oui, j'étais bien jeune alors, et c'est mon excuse.

– Je ne me suis pas doutée, dit Elinor, que vous le connussiez jusqu'à l'autre jour que votre sœur en parla.

– Oui, la pauvre Anna; je tremble toujours dès quelle ouvre la bouche. Notre connaissance est cependant de vieille date, elle a commencé lorsqu'il était près de Plymouth sous les soins de mon oncle.

– De votre oncle!

– Oui, M. Pratt, son tuteur, chez qui sa mère l'avait placé. Est-ce qu'il ne vous a jamais parlé de M. Pratt?

– Oui, je me le rappelle, répondit Elinor, avec une force d'esprit qui s'augmentait ainsi que son émotion.

– Il a vécu près de cinq ans chez mon oncle, à Longstaple, près

de Plymouth, depuis quinze ans jusqu'à vingt; c'est là où notre connaissance a commencé. Ma sœur et moi nous étions souvent chez notre oncle; notre engagement s'est formé une année après qu'il fût hors de tutelle, et il avait alors vingt-un ans. Il en a vingt-cinq à présent, et nous ne sommes pas plus avancés, parce que quoiqu'il soit majeur et que son engagement soit valable, il dépend entièrement de sa mère pour la fortune. Sans doute j'eus tort de consentir à ce qu'il s'engageât sans l'aveu et l'approbation de sa mère, mais j'étais trop jeune et je l'aimais trop pour être aussi prudente que je l'aurais dû. Quoique vous ne le connaissiez pas aussi bien que moi, miss Elinor, vous l'avez vu assez souvent pour convenir qu'il a tout ce qu'il faut pour attacher sincèrement une femme qui préfère les qualités de l'âme et de l'esprit aux avantages frivoles.

– Certainement, dit Elinor, sans réflexion et entraînée par la vérité de cette assertion; mais cette vérité même renouvela ses doutes sur la sincérité de Lucy, et sa confiance en l'honneur et l'amour d'Edward. Engagée avec M. Ferrars, reprit-elle, je vous avoue que je suis tellement surprise de ce que vous me dites que... je vous demande mille pardons, mais il y a sûrement quelque erreur de nom; nous ne parlons sûrement pas du même M. Ferrars.

– Nous ne pouvons parler d'un autre, dit Lucy en souriant. M. Edward Ferrars, le fils aîné de madame Ferrars de Park-street, le frère de votre belle-sœur madame Fanny Dashwood: voilà celui que j'entends, et vous m'accorderez je pense, que je ne puis pas

me tromper sur le nom de celui de qui mon bonheur dépend.

– Il est étrange, dit Elinor, que je ne l'aie jamais entendu parler ni de vous ni de votre sœur.

– Mais non! pas du tout! si vous considérez notre position, rien n'est moins étrange. Notre premier soin à tous deux était de cacher entièrement notre secret; vous ne connaissiez ni moi ni ma famille, il n'avait donc aucune occasion de me nommer devant vous. Il avait surtout un extrême effroi que sa sœur n'eût quelque soupçon; il valait mieux laisser ignorer et mon nom et mon existence, jusqu'à ce qu'elle fût tout-à-fait liée à la sienne.

La sécurité d'Elinor commença à diminuer, mais non pas son empire sur elle-même.

– Vous êtes donc engagée avec lui depuis quatre ans, dit Elinor d'une voix assez ferme.

– Oui; et le ciel sait combien nous attendrons encore! Ce pauvre Edward! Il est près de perdre patience. Sortant alors de sa poche une petite boîte à portrait, elle ajouta: Pour prévenir tout soupçon d'erreur, et vous prouver que c'est bien votre ami Edward que j'aime et dont je suis aimée, ayez la bonté de regarder cette miniature; sans doute elle lui fait tort, mais il est cependant très reconnaissable; il me l'a donnée il y a environ trois ans. Elle la mit en parlant entre les mains d'Elinor, qui ne put alors conserver de doute sur la véracité de Lucy. C'était bien Edward; c'étaient ses traits si bien gravés dans son cœur et dans son souvenir. Elle le rendit en étouffant un profond soupir, et en convenant de la ressemblance.

– Je n'ai jamais pu, continua Lucy, lui donner le mien en retour, ce qui me chagrine beaucoup, car il le désire passionnément; mais je suis décidée à présent à saisir la première occasion de me faire peindre pour lui. Vous qui peignez si bien, chère Elinor, si sous le prétexte de le faire pour vous même, vous étiez assez bonne.

– Je ne me suis jamais appliquée à la ressemblance, dit Elinor; mais vous trouverez sûrement d'autres moyens, et vous en avez tout-à-fait le droit.

Elles marchèrent quelque temps en silence. Lucy parla la première.

– Je ne doute pas, lui dit-elle, de votre fidélité à garder un secret dont vous devez sentir toute l'importance. Nous serions perdus si sa mère venait à l'apprendre; elle ne consentira jamais volontairement à cette union; je n'ai ni rang ni fortune, et je la crois très haute et fort avare.

– Je n'ai certainement pas cherché votre confiance, répondit Elinor, et vous me rendez justice en croyant que je ne la trahirai pas. Votre secret est en sûreté avec moi; mais pardon si je vous exprime ma surprise d'une confidence inutile. Vous auriez dû sentir que de me le dire n'ajoutait rien à cette sûreté, et vous ne connaissez pas depuis assez long-temps *la belle-sœur de madame John Dashwood* pour être parfaitement sûre qu'elle ne soit pas indiscreète. A présent je puis vous rassurer, mais je ne le pouvais pas avant de le savoir. En disant cela elle regardait fixement Lucy, espérant de découvrir quelque chose dans son regard, peut-être

la fausseté d'une grande partie de ce qu'elle avait dit; mais sa physionomie ne changea pas du tout; elle serra doucement la main d'Elinor. – Je crains, lui dit-elle, que vous ne trouviez que j'aie pris avec vous une trop grande liberté, en vous confiant ma situation; je ne vous connais pas depuis long-temps, il est vrai, pas du moins personnellement; car je connaissais parfaitement et vous et toute votre famille depuis bien des années par tout ce que m'en avait dit Edward. Aussi dès le premier instant où je vous ai vue, il m'a semblé que je voyais une ancienne connaissance; et puis, pensez comme je suis malheureuse. Je n'ai pas une amie à qui je puisse demander des *conseils*; Anna est la seule personne qui sache ma position, et vous avez pu vous apercevoir qu'elle n'a aucun jugement. Elle m'est plutôt à charge qu'utile, et me met continuellement en crainte sur notre secret. J'eus une affreuse émotion l'autre jour quand sir Georges nomma Edward; je crus qu'elle allait tout dire. En vérité, je m'étonne que je vive encore après tout ce que j'ai souffert pour lui pendant ces quatre années! Toujours en suspens, en crainte, en incertitude. Le voyant si rarement, nous nous rencontrons à peine deux fois l'année; je ne comprends pas que mon cœur ne se soit pas brisé. Ici elle mit son mouchoir sur ses yeux; mais Elinor à l'ordinaire si bonne, si compatissante ne se sentit pas la moindre pitié.

– Quelquefois, continua Lucy, je pense qu'il vaudrait mieux pour tous deux rompre entièrement; mais je n'en ai pas le courage. Je ne puis supporter la pensée de le rendre si malheureux et je sais que cette idée seule aurait cet effet;

d'ailleurs il m'est si cher à moi-même! Je ne crois pas que cela me soit possible... Quelle est là-dessus votre pensée, mademoiselle Dashwood? qu'est-ce que vous feriez à ma place? Et toujours ce regard perçant était attaché sur elle.

– Pardonnez-moi de grâce, répondit Elinor; il m'est impossible de vous donner de conseils dans de telles circonstances. Votre propre jugement doit vous diriger.

– Il est sûr, dit Lucy, après quelques minutes, que sa mère ne l'abandonnera jamais entièrement. Elle est si riche que même en diminuant sa fortune de moitié, il lui resterait encore de quoi vivre, et pourvu que je vive avec lui, le plus ou le moins m'est bien égal. Mais le pauvre Edward se désole de ce que rien ne se décide; ne l'avez-vous pas trouvé bien triste quand il est venu ici? Il était si abattu, si malheureux quand il me quitta à Longstaple, que je tremblais que vous ne le crussiez très-malade.

– Venait-il de chez votre oncle quand il nous a fait visite?

– Oh oui, sans doute! Il a passé quinze jours avec nous; avez-vous cru qu'il venait de la ville?

– Non, répliqua Elinor, toujours plus frappée des preuves de la véracité de Lucy; je me souviens qu'il nous a dit qu'il avait passé quinze jours avec des amis près de Plymouth; elle se rappela aussi sa propre surprise dans le temps, de ce qu'il ne parlait plus de ses amis, et semblait même éviter de prononcer leur nom.

– Avez-vous remarqué son abattement, dit Lucy?

– Oui en vérité, principalement à son arrivée.

– Je l'avais supplié cependant de surmonter sa douleur, de

peur de vous donner des soupçons; mais il était si triste de ne pouvoir passer plus de quinze jours avec nous, et il me voyait si affectée! Pauvre Edward! Je crains qu'il ne soit encore dans le même état. Ses lettres sont tout-à-fait mélancoliques; j'en ai reçu une de lui la veille de mon départ d'Exeter: Elle la tira d'un porte-feuille, et négligemment laissa voir l'adresse à Elinor. Vous connaissez sûrement sa main, lui dit-elle; son écriture est charmante, mais elle n'est pas aussi soignée qu'à l'ordinaire. Il était fatigué, car le papier est complètement rempli. Elinor vit que c'était bien de la main d'Edward, et ne put plus conserver de doutes. Le portrait pouvait avoir été obtenu par quelque hasard; mais une correspondance suivie était une preuve positive de leur attachement. Aucune autre raison ne pouvait l'autoriser. Pendant quelques momens elle fut sur le point de se trahir; son cœur battait avec violence, elle pouvait à peine marcher. Mais elle combattit avec tant de force contre son sentiment, que le succès fut prompt et complet, et que même le regard perçant de sa compagne, ne put pénétrer dans son intérieur.

– Nous écrire continuellement l'un à l'autre, dit Lucy en renfermant sa lettre, est le seul moyen de nous consoler dans nos longues séparations. Moi cependant j'en ai un autre dans son portrait; mais le pauvre Edward en est privé. Il dit que s'il avait le mien il serait moins malheureux. Je lui ai du moins donné dernièrement une boucle de mes cheveux renfermée dans le cristal d'une bague: c'est un dédommagement; mais non pas tel qu'un portrait. N'avez-vous fait aucune attention à cet anneau?

Le portait-il à Barton?

– Oui, dit Elinor d'une voix ferme avec laquelle elle cherchait à cacher une émotion et une souffrance telles qu'elle n'en avait point encore éprouvée. Elle était à la fois désolée, blessée, mortifiée, confondue; elle éprouvait tout ce qu'il y a de plus cruel et de plus déchirant.

Heureusement elles arrivèrent à la Chaumière; et la conversation finit. Après s'être reposée quelques minutes, mademoiselle Stéeles retourna au Parc; et la malheureuse Elinor fut en liberté de se livrer à ses tristes réflexions.

## CHAPITRE XXIII

Quelque peu de confiance qu'eût en général Elinor dans la véracité de Lucy, il lui était impossible de la suspecter dans cette occasion, ni de comprendre quel motif aurait pu l'engager d'inventer cette histoire. Il y avait non-seulement des probabilités, mais des preuves; et rien ne contredisait Lucy, excepté son propre désir. Leur liaison presque au sortir de l'enfance dans la maison de M. Pratt; et la visite d'Edward près de Plymouth; et sa mélancolie, et l'inégalité de sa conduite avec Elinor; et la grande connaissance que mesdemoiselles Stéesles avaient de Norland, et de toutes les relations de la famille Dashwood, ce qui l'avait souvent surprise; et le portrait, et la lettre, et l'anneau: tout cela lui fournissait des preuves si convaincantes, que sa raison ne pouvait se refuser à la croire. Au premier moment, lorsqu'elle fut forcée d'admettre la parfaite vérité de tout ce que Lucy venait de lui dire, son ressentiment contre Edward, son indignation d'avoir été trompée l'emportèrent même sur sa douleur. Mais bientôt d'autres idées, d'autres considérations s'élevèrent. Edward avait-il eu l'intention de la tromper? avait-il feint avec elle un sentiment qu'il n'avait pas? Son cœur était-il de moitié dans ses engagements avec Lucy? Non; et s'ils ont été une fois dictés par un amour de jeunesse, elle ne peut croire que cet amour existe encore à présent; elle a trop bien vu que c'était elle qu'il aimait pour n'en être pas

convaincue. Un homme peut tromper avec de fausses paroles; Edward n'a pas prononcé le mot d'amour à Elinor; mais tout chez lui l'a prouvé, et son trouble, et ses regards, et le son tremblant de sa voix, et ses attentions si soutenues. Non, ce n'est point une erreur; ni son cœur ni son amour-propre ne l'ont égarée. Sa mère, ses sœurs, Fanny, tout ce qui l'entourait à Norland s'en est aperçu. Certainement elle est aimée; et cette persuasion console son cœur, calme ses peines et la dispose à pardonner. Il était blâmable cependant, hautement blâmable d'être resté à Norland lorsqu'il sentit qu'il l'aimait plus qu'il ne devait l'aimer. A cet égard elle ne pouvait le justifier; mais s'il lui avait fait du mal par cette imprudence, combien ne s'en était-il pas fait davantage à lui-même! La situation d'Elinor était triste sans doute, mais celle d'Edward était sans espoir. Elle était bien malheureuse dans ce moment, mais la raison guérirait peut-être la plaie de son cœur; tandis qu'Edward en détachant le sien de la femme à qui il était engagé, s'était privé lui-même de tout espoir de bonheur. Elle retrouverait sa tranquillité, mais lui serait pour la vie livré à l'infortune. Pouvait-il espérer d'être heureux avec une femme telle que Lucy Stéeles? A présent que le bandeau de l'amour était levé, même en mettant son inclination pour Elinor hors de la question, pouvait-il avec sa loyauté, sa délicatesse, son esprit cultivé être heureux avec une compagne ignorante, artificieuse, sans éducation, vaine, flatteuse, intéressée? A dix-huit et dix-neuf ans il est si facile à un homme d'être entraîné par la beauté, par les prévenances d'une jeune fille qui peut-être cherchait à

l'attirer, et d'être aveuglé sur ses défauts. Mais les quatre années suivantes, pendant lesquelles il avait acquis chaque jour plus de connaissances, plus d'expérience, une raison plus éclairée, devaient avoir ouvert ses yeux sur les vices de caractère de cette jeune personne, augmentés sans doute par la pauvre société où elle avait vécu, par un goût vif de plaisir et de frivolité, qui peut-être lui avait ôté cette simplicité de la première jeunesse, qui donne un caractère si intéressant à une jolie figure. Si, comme Elinor devait le croire d'après les insinuations de sa belle-sœur, il y avait des difficultés du côté de la mère d'Edward pour l'épouser, combien en trouverait-il davantage lorsqu'il serait question d'une personne qui lui est aussi inférieure en naissance, en bonne éducation, et probablement même en fortune? Ces difficultés, il est vrai, ne devaient pas l'effrayer beaucoup; mais quel triste sort que d'attendre peut-être sa liberté du mécontentement de sa mère et de son opposition à ses volontés.

Ces pensées, ces réflexions qui se succédaient les unes aux autres augmentèrent beaucoup sa tristesse. Elle pleura sur lui plus que sur elle même. Soutenue par la conviction de n'avoir rien fait pour mériter son malheur, et consolée par la croyance qu'Edward était encore digne de son estime, elle espéra qu'elle pourrait actuellement supporter ce cruel chagrin avec courage, et prendre assez de force sur elle-même pour le cacher à sa mère et à sa sœur. Elle en était si capable que, deux heures après avoir perdu pour jamais tout espoir d'être unie à celui qu'elle aimait si tendrement, elle parut à dîner avec un tel calme qu'on

n'aurait jamais soupçonné, en la voyant à côté de la mélancolique Maria, que c'était elle qui était séparée pour toujours de l'objet de son amour, et que Maria convaincue de posséder en entier les affections de celui qu'elle aimait, espérait le voir arriver d'un moment à l'autre.

La nécessité de cacher à sa famille l'*important* secret que Lucy lui avait confié, fut un motif de plus pour elle de s'exercer à cacher en même temps le sien. Ce fut aussi une consolation de leur épargner ce qui leur aurait sûrement donné beaucoup d'affliction, et, à elle-même celle d'entendre blâmer Edward. Elles ne l'aimaient pas comme elle. Il n'aurait pas trouvé autant d'indulgence; et prendre son parti, le défendre avait bien aussi son danger. Elle voulait chercher peu-à-peu à s'en détacher, au lieu de nourrir son sentiment; elle savait qu'elle ne trouverait auprès d'elles ni conseil, ni aide pour une peine de cette nature. Leur chagrin, leur colère ajouteraient à son malheur; et son courage ne pourrait que s'affaiblir. Elle était plus forte seule; sa propre raison la servait mieux; et sa fermeté se soutint si bien qu'on n'aperçut pas chez elle le moindre changement, et qu'elle fut invariablement aussi gaie, aussi sereine en apparence, quoique ses regrets et sa douleur intérieure fussent chaque jour plus poignants.

Mais plus elle avait souffert de sa première conversation avec Lucy, plus elle désirait connaître mieux en détail les particularités de leurs engagements, découvrir ce que Lucy sentait réellement au fond de son cœur, si son amour pour Edward était vraiment

tendre et sincère, et s'il y avait pour lui quelque chance de bonheur dans cette union. Alors elle aurait moins souffert. Elle voulait aussi prouver à Lucy par sa promptitude à parler d'Edward la première avec calme, qu'elle ne le regardait que comme un ami. Elle craignait que son agitation involontaire dans leur entretien du matin n'eût découvert en entier à Lucy ce qui jusqu'alors avait du moins été incertain. Il lui paraissait tout-à-fait probable que Lucy fût jalouse d'elle. Sans doute Edward lui avait parlé d'Elinor avec éloge, avec intérêt; Lucy elle-même en était convenue. Les railleries de sir Georges sur les lettres initiales de son nom, devaient aussi avoir éveillé les soupçons; et d'ailleurs Elinor était elle-même trop sûre d'être aimée d'Edward pour ne pas l'être de la jalousie de Lucy dont la confiance était une preuve. Quel autre motif donner pour excuser la révélation d'un secret important, et jusqu'alors si bien gardé, que celui de lui apprendre que Lucy avait des droits plus anciens et plus sacrés, et de l'engager à éviter à l'avenir la société d'Edward. Il était facile à Elinor de comprendre les intentions de sa rivale. Mais décidée comme elle l'était à se conduire d'après les principes que l'honneur et la délicatesse lui dictaient, elle résolut de combattre son affection pour Edward, de le voir aussi peu qu'il lui serait possible. Elle ne pouvait se refuser la consolation de tâcher de convaincre Lucy que ce sacrifice lui coûtait peu, et qu'elle ne regardait M. Ferrars que comme un ami de la famille. Elle ne pouvait plus rien entendre qui lui fût plus de peine que ce qu'elle avait déjà entendu; elle n'aurait plus l'émotion de la surprise, et

elle se croyait sûre d'apprendre sans trop d'agitation ce qu'elle ignorait encore.

Mais il lui fut impossible de satisfaire immédiatement sa curiosité; quoique Lucy fût aussi bien disposée à parler encore qu'elle-même l'était à l'entendre. Une suite de mauvais temps empêcha de se promener, et quoiqu'elles se vissent tous les jours soit au Parc soit à la Chaumière, c'était au salon en présence de tout le monde. Elles n'avaient aucun prétexte pour se retirer à l'écart; sir Georges ne l'aurait pas permis, à peine tolérait-il quelques momens de conversation générale. On se réunissait pour manger et rire ensemble, pour jouer aux cartes, danser, chanter, faire du bruit et des folies.

On s'était déjà rencontré plusieurs fois de cette manière, sans qu'Elinor eût la moindre occasion d'engager avec Lucy un entretien particulier, quand sir Georges vint un matin à la Chaumière, et demanda aux dames Dashwood comme une charité de venir dîner avec lady Middleton. Il était obligé pour une affaire d'aller à Exeter, et lorsqu'il n'était pas là, tout languissait au Parc, et ces dames couraient le risque de mourir d'ennui. Elinor espérant trouver plus de moyens d'arriver à son but et de causer avec Lucy dans l'absence de sir Georges, accepta d'abord l'invitation. Madame Dashwood aimait toujours mieux rester chez elle avec ses livres et sa petite Emma; et Maria qui aurait préféré rester aussi dans sa romanesque solitude, ne put refuser d'accompagner sa sœur aînée.

Elles allèrent donc au Parc, et lady Middleton fut

heureusement préservée de l'effrayante solitude qui la menaçait. L'insipidité de cette journée fut telle que mesdemoiselles Dashwood l'avaient prévu. Comme il n'y avait rien pour l'amour et le mariage, madame Jennings fut plus silencieuse qu'à l'ordinaire, et mesdemoiselles Stéeles encore plus prodigues de flatteries. Les enfans vinrent au dessert faire leur tapage accoutumé, et pendant qu'ils furent là, Lucy s'en occupa toute seule. Ils restèrent jusqu'après le thé, qui fut remplacé par la table de jeu. Elinor commençait à désespérer d'être un instant seule avec Lucy. On proposa un jeu général, et toutes les dames se levèrent pour se placer autour de la table.

– Je suis charmée, dit lady Middleton à Lucy, que vous ne finissiez pas le panier de ma pauvre petite Selina cette soirée; vous seriez fatiguée en travaillant à ce petit filigramme à la lumière. La chère petite pleurera peut-être un peu demain matin lorsqu'elle ne le trouvera pas fini; mais nous lui donnerons quelque'autre chose et j'espère qu'elle se consolera. Ce mot était assez pour faire sentir à l'humble cousine ce que la faible mère attendait d'elle; aussi répondit-elle à l'instant: vous vous trompez, milady; pour rien dans le monde, je ne manquerai de parole à ma chère petite amie. J'attendais avec impatience que tout le monde fût au jeu pour me mettre à l'ouvrage; je ne voudrais pas chagriner mon doux petit ange pour tous les plaisirs possibles. Il n'y en a pas de plus vif pour moi que de travailler pour elle; et j'ai résolu de finir ce soir son panier.

– Vous êtes trop bonne, chère Lucy: sonnez, je vous prie pour

qu'on vous donne des lumières; ménagez vos yeux, je vous en conjure. Combien ma petite fille sera contente! je lui ai dit que je ne croyais pas qu'il fût fini; et elle m'a répondu en secouant sa petite tête, que je ne savais ce que je disais, et que sa chère Lucy lui ferait sûrement son panier.

Lucy courut auprès de la table d'ouvrage avec vivacité et gaîté, comme si le plus grand bonheur de sa vie eût été de faire un panier de filigramme pour une enfant gâtée.

Lady Middleton proposa alors de faire un wisk. Personne ne fit d'objection que Maria, qui avec son impolitesse ordinaire demanda qu'on voulût bien l'excuser. Milady, dit-elle, sait que je déteste le jeu; je préfère si vous le permettez toucher du piano; et sans attendre la réponse, sans aucune cérémonie, elle alla s'asseoir devant l'instrument. Lady Middleton leva les yeux au ciel comme pour le remercier de ce qu'elle était plus polie et mieux élevée que Maria. Elinor avait espéré de pouvoir se dispenser de jouer pour causer avec Lucy; le refus de sa sœur la contrariait donc plus que personne, et cependant elle chercha à l'excuser auprès de lady Middleton. Ma sœur, lui dit-elle, ne sait pas résister quand elle vient au Parc au plaisir de jouer sur votre piano; c'est le meilleur, dit-elle, qu'elle ait jamais rencontré; et lady Middleton enchantée d'avoir le meilleur des pianos, fut tout-à-fait remise.

On n'était plus que quatre pour la partie. Elinor allait se soumettre à son sort; lorsque Lucy s'écria tout-à-coup: ah! comme je suis fâchée que mademoiselle Emma ne soit pas ici;

elle m'aurait aidée à rouler le papier. Je crains fort que malgré mon désir, je ne puisse pas achever ce soir mon panier.

– Si je n'étais pas obligée de jouer, dit Elinor, je m'offrirais bien volontiers pour cet ouvrage, d'autant plus que j'aurais désiré apprendre de vous à faire ces jolis paniers.

– Eh bien, ma chère, nous vous laisserons libre, dit lady Middleton, qui tremblait que sa petite Selina n'eût pas tout ce dont elle avait envie. N'est-ce pas, mesdames, nous jouerons fort bien nous trois, en laissant un jeu découvert? Puisque vous voulez bien aider à Lucy, ma chère Elinor, Selina en sera fort reconnaissante. Je n'aime pas à la faire pleurer; cela dérange sa jolie physionomie... Ne le trouvez-vous pas?

Les choses s'arrangèrent ainsi: la partie à trois commença gaîment. Maria touchait son piano comme si elle eût été seule dans le salon. La table d'ouvrage était assez éloignée pour qu'Elinor pût espérer de n'être pas entendue; les deux belles rivales s'assirent donc à côté l'une de l'autre dans la plus touchante harmonie pour travailler ensemble au panier de Sélina.

## CHAPITRE XXIV

Elinor rassembla toutes ses forces et commença ainsi: Je ne mériterais pas la confiance dont vous m'avez honorée, mademoiselle, si je n'avais aucun désir de la conserver, et si je ne m'intéressais à vous. Je ne vous fais donc nulle excuse de reprendre l'entretien de l'autre jour.

– Je vous remercie, dit vivement Lucy, de m'en parler la première; vous me mettez tout-à-fait à mon aise. Je craignais de vous avoir offensée, et je n'osais plus entamer un sujet qui ne peut avoir beaucoup d'intérêt pour vous.

– M'offenser! dit Elinor; comment pouvez-vous le supposer? Jamais ce ne fut mon intention de vous donner cette idée. Quel motif auriez-vous pu avoir pour cette confiance qui ne fut pas peu honorable et peu flatteuse pour moi?

– Et cependant, je vous assure, reprit Lucy, (ses petits yeux plus perçans que jamais fixés sur Elinor) je vous assure qu'il m'a semblé que vous l'aviez reçue avec une froideur, un déplaisir qui me fit un vrai chagrin. Vous aviez l'air fâchée contre moi; et je m'étais vivement reproché de vous avoir ennuyée de mes affaires; mais je suis enchantée de trouver que cette crainte était imaginaire et que je n'ai pas encouru votre blâme. Si vous saviez quelle consolation j'éprouve à vous ouvrir mon cœur, à pouvoir vous parler de ce qui m'occupe sans cesse! je connais assez votre bonté pour être sûre de votre indulgence.

– Je comprends très-bien, dit Elinor, le plaisir qu'on trouve à parler de ce qu'on aime, et soyez assurée que vous n'aurez jamais sujet de vous en repentir. Votre situation est malheureuse; vous semblez entourée de difficultés, et vous avez besoin de votre mutuelle affection pour la supporter. M. Ferrars à ce que je crois dépend entièrement de sa mère.

– Il a seulement deux mille pièces à lui. Ce serait une folie de se marier avec cela; quoique de mon côté je renoncerais à la fortune de sa mère sans un soupir. Je suis accoutumée à vivre sur un mince revenu, et je supporterais même la pauvreté avec lui, mais je l'aime trop pour vouloir le priver de tout ce que sa mère fera pour lui, si elle le marie à son gré. Il nous faut donc attendre, et peut-être plusieurs années encore. Avec tout autre homme qu'avec Edward ce délai serait inquiétant, mais je me repose entièrement sur son amour et sur sa constance.

– Cette conviction est tout pour vous, et sans doute M. Ferrars attend la même chose de vous. Si la constance de l'un des deux s'était démentie, comme il n'est que trop souvent arrivé, l'autre aurait été bien à plaindre.

Lucy la regarda encore de manière à la déconcerter, si Elinor n'avait pas rassemblé d'avance toutes ses forces pour que sa contenance ne pût donner aucun soupçon. – L'amour d'Edward, dit Lucy, a été mis à de grandes épreuves par de bien longues absences depuis notre engagement, et il les a si bien soutenues, que je serais impardonnable d'en douter un instant; je puis affirmer qu'il ne m'a jamais donné une minute d'alarme ou

d'inquiétude. Elinor sourit et soupira à cette assertion; Lucy n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et continua. Je suis jalouse par caractère, dit-elle, et nos différentes situations, lui vivant dans le grand monde et moi si retirée, et nos continuelles séparations auraient pu facilement réveiller ma jalousie. La plus légère altération dans sa conduite avec moi, une tristesse dont je n'aurais pu deviner la cause, ou s'il avait parlé d'une femme avec plus d'intérêt que de toutes les autres, ou si je l'avais vu moins heureux que de coutume à Longstaple, tout cela m'aurait d'abord mise sur le chemin de la vérité, et je suis sûre qu'il lui serait impossible de me tromper.

# Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.